Récits Malgaches

RÉCITS MALGACHES

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

CH. SÉGARD

RÉCITS MALGACHES

A DIEGO-SUAREZ
DEUX ENTREVUES AVEC UNE REINE
CONTE BETSIMISSARAK

ILLUSTRATIONS DE C. VALLET ET SANDOZ

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1896

THE GETTY CENTER
LIBRARY

A DIEGO-SUAREZ

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN MARIN

Hélas ! chère Madame, encore, toujours Malgache, votre vieil ami. Ainsi que vous le faisait pressentir ma dernière lettre, partis de Sainte-Marie de Madagascar, le 12 février, pour aller occuper Diego-Suarez, notre nouvelle et dernière étape, nous sommes, le 14, à 8 heures du matin, devant l'entrée de la baie. De chaque côté de l'ouverture, des montagnes recouvertes de pacages et de basses futaies rappelant, à distance, les maquis de la Corse. Au pied des falaises, la mer sans rides dort avec des teintes vert-lumière d'une intensité invraisemblable... Quelques mouettes, par-ci par-là, piquent un point blanc fuyant sur les tons foncés du décor, sur les strates disloquées et rouge-de-fer, que

les eaux du ciel et de la mer ont mises à nu sur le littoral escarpé.

Fermant en partie la baie, et ne laissant qu'un chenal étroit, un énorme pâté de calcaire avec des broussailles plaquées par endroits, raviné à sa base, déchaussé, fouillé par le va-et-vient des flots : c'est l'îlot Clarence, nommé par les naturels Nossi-Valana, île de la Lune ; il présente une succession de colonnes creusées, contournées, ciselées, croulantes, du plus bizarre aspect. Les deux plus avancées d'entre elles, postées comme des sentinelles immuables, reportent l'esprit vers ces conceptions fantastiques de la mythologie égyptienne, vers ces divinités à figure de bête, figées dans l'éternité de leur pose assise ; derrière elles, les pierres, où la nature et le temps, ces deux grands artistes, ont ébauché des formes indécises, changeantes, les pierres se pressent, se heurtent, se soutiennent : n'est-ce pas une foule titubante, telle que l'eût traitée le fantasque crayon de Doré ? Et ces autres, plus loin, par delà, ne simulent-elles pas une palissade ? La *Creuse* a ralenti son allure ; l'équipage est au poste de combat, paré à toute éventualité. Bast ! personne. Nous franchissons l'entrée, et nous voilà dans la baie de Diego-Suarez...

Elle est immense, cette rade, avec ses échan-

crures nombreuses, ses caps qui avancent, ses pentes vertes qui doucement remontent jusqu'à de hauts sommets capricieusement découpés... Vers ce milieu, quelque colosse en voyage, le géant Darafefy, peut-être, a laissé choir sa coiffure, une manière de chapeau de cardinal, et, la végétation s'en mêlant, un nouvel îlot a été créé... Là-bas, très loin, sur un sommet, une construction perchée : forteresse, résidence seigneuriale, tour de signaux ?... Rien de tout cela, chère Madame : *Ludus naturæ,* comme disaient nos anciens, une fantaisie de Dame Nature; un pan de montagne taillé en édifice, et d'une façon si illusoire que ceux qui, avant nous et comme nous, le virent à distance, l'ont baptisé Windsor-Castle. Car, voilà le fâcheux : nous ne sommes pas précisément les premiers arrivants sur un sol vierge. D'autres ont visité déjà cette pointe nord de la grande île mal connue, mais si peu, si peu, qu'après tout nous sommes en droit d'éprouver la fierté émue des Robinsons. Songez d'ailleurs que c'est nous qui devons apporter ici les germes de la civilisation à venir; et en cela du moins nul ne peut nous contester la priorité.

Docks, arsenaux, hôpital, casernes, ville, rien n'est oublié... dans les projets enthousiastes,... non, pas même les éléments d'une forêt!... Nous avons eu la simplicité de recueillir à Sainte-

Marie quelques pieds de bananiers, de bois noirs, de manguiers et de filaos... Humble pépinière qui devait assurer de l'ombrage à nos arrière-neveux!... « Aucun arbre là-bas! » nous avait-on affirmé. A coup sûr, le Malin voulut décourager ceux qui nous rapportèrent cet étrange renseignement, et les rendit victimes d'un ingénieux mirage, que nos ennemis durent payer de quelques âmes!... Avec notre cent de plants, nous avons l'air de fous qui, pour faire déborder l'Océan, iraient y jeter quelques gouttes d'eau... Pas d'arbres?... Mais toutes ces taches sombres qui, par larges plaques, ombrent les pentes, ce sont des bois, et touffus encore; et les sommets de ces caps qui débordent sont moins chauves que le parterre de l'Opéra ou des Français!

A gauche, on distingue quelques cases groupées au bord de l'eau; à l'abri d'un de ces fouillis, des pirogues halées sur la plage et figurant de grands cétacés échoués... Pas d'autre vestige de la présence de l'homme... Une bonne lorgnette permet de voir, trottant dans ces belles nappes d'herbes qui égayent le paysage, des bœufs, spécimens des immenses troupeaux qu'on rencontre en cette contrée...

Nous allons plus avant, et l'on signale au fond d'une des baies deux ou trois boutres taillés sur les gabarits de l'arche de Noé, et pa-

reils à ceux qui, faisant le commerce sur la côte nord-ouest, viennent généralement de l'Inde.

La *Creuse* est mouillée.

Enfin, nous stoppons; la *Creuse* est mouillée; mais, juste Ciel! que nous sommes éloignés de tout! La plus voisine des terres est au moins à deux milles de notre bateau. La brise souffle violemment et enfle la mer, dont les vagues

vert sale ondulent, en clapotant, aux flancs du navire. Il fait frais : le ciel se couvre pour crever bientôt en ondées rapprochées. A flots pressés, pressés, se rue la pluie, en crépitant à la surface de la mer, comme la grêle ; chaque goutte semble écorcher la vague ; c'est une infinité de points brillants, arrachés avec rage et sautant comme les squames d'un immense poisson qu'on écaillerait... Et, tout le jour, ce déluge, rarement interrompu, tend sa brume grise entre le gris du ciel et le gris des ondes, nous isolant au milieu d'un brouillard infini, dont l'humidité malsaine nous pénètre...

Un officier est allé, avec un canot armé, reconnaître les boutres ; ils sont montés par des Indiens et des Antalotes. A l'arrivée de la *Creuse,* l'un d'eux a substitué diplomatiquement à son pavillon arabe le pavillon français... Leurs équipages sont en train de charger du riz près d'un imperceptible village où, le matin encore, deux douaniers hovas exerçaient leurs fonctions. Mais notre approche a mis en fuite ces employés, leurs familles et leurs bœufs, qui se replient vers l'intérieur. En effet, les trafiquants disent que, par derrière ces premiers plans de montagnes, sur un plateau de calcaire, il existe « un fort redoutable avec plus de 400 hommes armés de fusils et de canons ».

Au demeurant, d'après les renseignements puisés à la même source, on peut s'égarer de chaque côté de la baie, à 7 ou 8 kilomètres, sans avoir à redouter la rencontre d'un ennemi.

Mais notre mouillage nous met si loin de la terre, que même les plus hardis explorateurs en perdent l'envie de descendre ; on cherche à se rattraper sur des distractions plus sédentaires ; et les fanatiques de la pêche offrent aux poissons de la rade des mets succulents et nouveaux pour eux. Vaine entreprise ! ces farouches enfants de la mer paraissent redouter les Français... *et dona ferentes.* On nous avait cependant assuré que d'eux-mêmes ils s'accrochaient au premier hameçon aperçu ! Fiez-vous donc aux on-dit !

Allons, chasse impossible, pêche infructueuse, promenades peu engageantes, ciel sombre, pluie torrentielle !... En voilà plus qu'il ne faut pour refroidir, dès la première journée, notre enthousiasme de pionniers !...

15 février. — Un nuage roulant ses flocons de ouate grise dans l'espace suffit à métamorphoser un site, à en assombrir l'aspect. Passe la brise qui le pourchasse, et tout rayonne de nouveau... Ainsi de l'âme et de l'esprit ! une impression fugitive, un instant, y glisse son ombre : un rien la dissipe, et le temps se remet au beau. Hier, ce pays était l'empire du

spleen, le séjour de la mélancolie; nous n'y ferions pas de vieux os; aujourd'hui, jamais station ne parut si charmante. Pour cela qu'a-t-il fallu? Bien peu de chose, en vérité!... Le matin, du fond de son maigre village, est arrivé un Antankare, une sorte d'Arabe métissé,... un bonnet de coton sur la tête, une chemise de grosse rabane sur le corps, deux mètres de commune étoffe rayée et bordée de rouge, drapée en simbou, voilà pour le costume. Quant à l'individu, il se nomme Irobiano, et se prétend tout bonnement le possesseur du territoire de Diego-Suarez... Ce ne doit être en réalité qu'un modeste chef de village, un des vassaux du roi Tsialano.

Le personnage en question était accompagné de trois ou quatre bonshommes taillés sur le même patron que lui; la noble compagnie montait une pirogue à balancier de formes très fines, à l'avant découpé en corne recourbée. Ces bonnes gens se disent enchantés de notre intervention; ils viennent nous souhaiter la bienvenue et faire leurs offres de service. Guidés par ce souverain... à la mode d'Yvetot, nous allons en baleinière à la recherche d'une aiguade. La traversée est longue! mais la nouveauté du paysage nous empêche de le remarquer... Nous côtoyons un haut promontoire, qui avance dans la mer sa masse rocheuse cre-

vassée, émiettée, déchiquetée, terre siliceuse qui s'est prêtée aux capricieuses fantaisies des flots rongeurs, et où les taches crues, presque saignantes, révélatrices du fer, contrastent singulièrement avec la verdure des palétuviers, des fromagers aux troncs qu'on croirait pétris en chocolat, des apocynées étoilées de campanules roses dont les lianes distillent le caoutchouc, des orchidées aux fleurs bizarres, et de mille autres végétaux... Cet escarpement, c'est le cap Diego... Là-bas, une petite plage de sable; nous y dirigeons notre baleinière; mais la mer est basse; des coraux, véritable parterre sous-marin, aux floraisons multicolores, ferment la route à notre embarcation dix mètres avant d'atteindre la terre, et force nous est d'utiliser nos canotiers comme montures... Ah! simplicité des temps primitifs! Brave monarque!... Il n'a pas hésité, lui, et sur son torse robuste il a pris à califourchon notre interprète.

En sautant sur la grève, les exclamations de surprise se croisent : « Oh! oh! des huîtres!... » La plage, les rocs qui émergent, les moindres galets, sont en effet littéralement recouverts de ces mollusques, qu'une dégustation rapide nous permet d'apprécier à leur juste valeur... Nos « parcs » seront inépuisables... « Des perroquets!... des perroquets noirs!... » Les bavards nous insultent ou nous raillent; mais il y a

avec nous trois Lefaucheux qui nous vengeront de leurs apostrophes bruyantes... La bande criarde détale au premier coup de feu... De chaque côté du petit ruisseau torrentiel, qui vient se perdre en mince nappe sur le sable, l'herbe est haute et recèle à chaque pas de gros blocs de grès noirâtre, qui obligent les promeneurs à regarder à leurs pieds ; les bœufs demi-sauvages ont, dans ce tapis de verdure, ménagé de nombreux sentiers qui se croisent et se confondent; à tout instant, un oisillon se lève à notre approche, volète presque au bout du canon de nos fusils, si près qu'on rougirait de tirer dessus, puis va se reposer quelques mètres plus loin... Bientôt la lisière d'un bois, praticable malgré ses lianes où se balance parfois, en son riche plumage, un mignon colibri, et, dominant tout cela, un plateau immense, qui déploie la houle verte de ses graminées... « Pst!.. pst!... arrivez donc! Pas de bruit ! Voyez-vous là-bas, sur ce tronc dépouillé, ce monstrueux oiseau? — Un condor. — Mais non,... le dernier représentant vivant, sans doute, des épiornis... Doucement, n'est-ce pas, et ensemble. Y êtes-vous ?... un... deux... trois... Pan! pan !... » Paisiblement, le géant élargit ses ailes à peine chatouillées par notre plomb, et va chercher, hors de portée, un perchoir plus sûr. C'était un bel aigle...

Cependant le temps passe, il faut regagner

le bord, où l'on accueille avec empressement notre seau d'huîtres, déclarées exquises à l'unanimité... Vraiment des simili-ostendes; du gibier et du poisson, beaucoup, a assuré Irobiano, du lait crémeux à discrétion... Et ce n'est pas tout : le commandant a annoncé que dès demain on se rapprocherait beaucoup plus de la terre... Quels étaient donc les esprits grognons qui hier invectivaient ce séjour? Mais c'est la liberté, la fantaisie, la vie sauvage, le royaume de Cocagne, un Éden retrouvé... Et, ma foi, ce regain d'enthousiasme facile se comprend chez des gens qui, pendant dix-huit mois, viennent de croupir mortellement devant Tamatave, n'ayant pas deux kilomètres carrés à explorer!.. N'allez pas croire au moins que la couleur du ciel ait modifié nos impressions premières... Après avoir ce matin laissé voir un peu d'azur, vers midi il s'est couvert encore, et les grenasses de revenir, comme la veille... A deux heures, une embellie... Il faut en profiter; et nous voilà partis, avec le canot à vapeur et deux embarcations remorquées, pour l'autre extrémité de la baie; tandis qu'un officier ira avec quelques hommes chercher, sur l'îlot Clarence, un point favorable pour y planter notre pavillon, le reste de notre troupe, au village d'Irobiano, pêchera ou chassera, *ad libitum*... Le roitelet susnommé ayant négligé de faire

édifier des quais, et les lames étant très fortes, il nous faut une nouvelle fois, pour débarquer, recourir aux solides épaules de nos canotiers convertis en tritons. Pour nous recevoir, toute la population sur la plage, devant les cinq ou six cases qui constituent la capitale !... Toujours le même mode de construction que sur les autres points de la côte : des pieux grossièrement assemblés constituant la charpente, et des treillis de feuilles de ravenaliers pour lambrisser et toiturer les édifices... Les poules elles-mêmes et quelques vilains roquets aboyants, surpris de la solennité de notre débarquement ou désireux de nous faire bon accueil, sont là aussi, fêtant à leur façon notre arrivée... Des bouquets d'arbres clairsemés autour des huttes ; un puits creusé à un mètre dans la terre et laissant sourdre une eau peu engageante... En avant des habitations, un entassement de carapaces de tortues marines, avec les pattes et les têtes exposées, — autel ou garde-manger, je ne sais, — attire des essaims de mouches vertes ; de belles bêtes, ces chéloniens, à en juger par les reliefs : la tête est aussi grosse que celle d'un mouton ; sur des bâtonnets, à deux mètres du sol, des lanières pendent, contournées comme des épluchures d'oranges à demi sèches ; et là encore les mouches luisantes bourdonnent et festoient ; de près, nous reconnaissons de la viande de bœuf

coupée en minces filaments et préparée en conserve, qui — heureusement ! — n'a pas cours encore sur les marchés d'Europe...

Il n'y a pas de vraies réunions sur la terre malgache sans kabar ; à cette distraction suprême, tout est prétexte ; jaser est une nécessité pour les habitants, et la question : « Quoi de nouveau ?... » d'où découle forcément la causerie, est le fond essentiel de la langue... Tous les habitants (ils sont dix-huit environ, hommes, femmes, enfants) se sont, à cette seule intention, groupés dans la case principale, celle de notre ami Irobiano, plus spacieuse et plus propre que nous ne l'aurions supposé. Les types des hommes sont très divers : le Hova, le Malgache des côtes, l'Arabe, l'Indien, ont chacun, peu ou prou, contribué à modeler ces visages ; les femmes ont, suivant la coutume indienne de la côte nord-ouest, le bijou planté dans la narine gauche. Maintenant les voilà tous accroupis, prêts à engager la conversation, et nous au milieu d'eux, avec cette curiosité des voyageurs et cette gêne commune à ceux qui ne connaissent point la langue de leurs interlocuteurs. Notre silence serait pourtant par trop désobligeant pour nos hôtes, et finalement, en ma qualité de plus ancien, je charge un indigène qui a vécu à Nossi-Bé et baragouine suffisamment le français de nous servir d'interprète. « Explique-leur

que nous sommes venus leur rendre leur visite de ce matin et leur exprimer nos sentiments d'amitié. » Cela paraît les satisfaire ; mais combien plus ils eussent aimé une de ces longues causeries dans le goût local, que les digressions, métaphores, comparaisons et périphrases rendent interminables.

La chasse nous réclame impérieusement ; on se débande, et, par groupes, on escalade les monticules argileux des abords du village, pour gagner les plateaux. Ici encore les vastes pacages émaillés d'arbres aux fruits acidules dont le port rappelle beaucoup le pommier ; ces prairies s'étendent à perte de vue entre deux lisières de bois peu élevés, dont les troncs serrés, entre-croisés de tiges sarmenteuses, qui glissent, se tordent, rampent, s'enlacent, se nouent, ne permettent que difficilement l'accès... Des cailles, des merles, des alouettes.... beaucoup de perroquets noirs, mais si malins qu'on les aborde difficilement... Bompart, — c'est le chien de bord, j'en demande pardon, Madame, à ceux de vos amis et connaissances qui porteraient ce même nom, — Bompart aboie violemment devant moi... Ce roquet improvisé chien de chasse vient d'entamer d'un coup de dent un tenrec[1].

1. Les tenrecs ou hérissons soyeux forment le second groupe de la famille des Érinaceidés (insectivores) et font transition à celui des Musaraignés.

ce cousin germain de notre hérisson, avec lequel, à Tamatave, j'avais antérieument lié connaissance d'une façon purement gastronomique.

Les hautes herbes sont pleines de papillons qui se posent par familles à leurs sommités, y mettant une originale floraison, diaprée et frissonnante... Quantité de libellules rayent l'air du zigzag fantaisiste de leurs ailes de tulle zébré et moiré ; la première aperçue a failli avoir les honneurs d'une cartouche ; elle nous surprend par ses dimensions, qui sont celles d'un petit oiseau... Tout nous arrête, nous attire, les fleurs, les arbres, les fruits, les animaux : les instincts assoupis de l'entomologiste, du jardinier, du géologue, de l'herborisateur, du chasseur, se réveillent en foule... Nous subissons aussi le charme propre à la marche aimée pour elle seule, quand si longtemps on est resté à tourner dans d'étroites limites, à l'instar des écureuils dans les cages... A arpenter ainsi le terrain, les jambes dérouillées éprouvent un bien-être indicible ; les nôtres, malgré le défaut d'entraînement, nous ont conduits loin, quand un coup de sifflet nous arrête... C'est le canot à vapeur qui, là-bas, nous rappelle et donne le signal de la retraite... Le temps nous a favorisés ; pas de soleil ; quelques gouttelettes de pluie à peine ; une température exquise, beau-

coup de brise. On se retrouve au rendez-vous général, sur la plage... Les pêcheurs, malgré la violence des lames, sont parvenus à prendre avec la seine une belle manne de superbes poissons. Les requins, polis pour les étrangers, ont bien voulu ne pas happer quelque mollet de baigneur imprudent... « Qu'avez-vous tué?... — Deux alouettes et un merle. — Et vous? » Les chasseurs montrent leur gibier.

17 février. — Nous avons changé de mouillage hier après midi, pour nous enfoncer dans ce *diverticulum* profond de la grande baie de Diego, qui s'appelle le mouillage de la *Nièvre*. C'est là qu'en 1833 vint mouiller cette corvette qui, pendant trois mois, explora les alentours. L'entrée de ce port intérieur se rétrécit en détroit, et nous sommes à peu près à mi-distance (un peu moins d'un kilomètre) de chaque rive. Sur celle de gauche, un mât de pavillon signale l'ancien emplacement du village hova d'Antsirano, que brûla le *Boursaint*, il y a près d'un an. En ce point nous devons construire notre case, disposer notre jardin, et grouper autour du drapeau les indigènes disséminés dans la baie, qui viennent successivement faire chaque jour leurs protestations de dévouement à notre cause et demander à s'abriter à l'ombre des trois couleurs... Cet embryon d'établissement s'élèvera au bord de la plage dans une petite

anse verdoyante où croissent de beaux tamariniers. Une pente de près de soixante mètres mène par des raidillons aux plaines herbeuses qui, là encore, forment de vastes plateaux... Le décor est fermé par les grandes et majestueuses montagnes, où se sont retranchés les Hovas... Là-dessus, certains soirs, apparaît une flamme ; on dirait une étoile qui se lève ; mais bientôt, comme une traînée de poudre, le feu gagne de proche en proche, le foyer s'est fait incendie. Cette illumination d'un nouveau genre, cette flambée, c'est simplement, Madame, un procédé d'agriculture... à la mode du pays. Veut-on trouver, pour y piquer du riz, un terrain que n'ait pas épuisé ce végétal indispensable, vite on brûle l'hectare de forêt le plus voisin, et la chétive graminée supplante les géants séculaires... Multipliez à l'infini cette opération, et vous saurez pourquoi et comment se déboise Madagascar.

Quelques mésaventures agrémentent nos premières excursions ; mais ne croyez pas qu'elles aient refroidi l'ardeur des hommes-fusils. Pas mal de cailles et de pintades ont encore été sacrifiées... Depuis qu'on y a goûté, les dernières sont devenues l'objectif de chaque canon. C'est une si belle pièce à rapporter !... Mais qu'elles sont futées, les pécores, et comme il leur a fallu peu de temps pour apprendre à se méfier de

nous !... Premier bienfait de la civilisation : mise en fuite du gibier !... Dès que ce résultat sera obtenu, viendra, n'en doutez pas, le second bénéfice : l'établissement du permis de chasse !...

Un grand chapeau, agité là-bas, à la lisière du bois, nous invite silencieusement à porter nos pas de ce côté... « Qu'est-ce ?... chuchote-t-on. — Des porcs sauvages... » Effectivement, sous le couvert de la forêt on perçoit quelques reniflements sourds... ; mais voilà, les entrecoupant, de petits cris aigus qui, du sol, me font relever les yeux vers la cime des arbres ; car j'ai reconnu le mode de converser d'une famille de makes (singes). Elles trottent même, se servant des branches courbées comme de ponts aériens, la queue flottante en panache, l'œil étonné plutôt qu'effrayé par l'approche de ces intrus. Un de nos compagnons bien placés en ajuste une, qui, frappée à mort, retombe pesamment de son poste aérien. Pauvre mignonne bestiole !... Quelle délicate robe gris cendré, à peine nuancée de fauve par places ! Comme sa queue est fourrée et ondoyante ! Le fin museau et, sur le sommet de la tête, le joli V couleur de rouille qui a servi à dénommer la variété[1] ! Et puis, dans ces yeux à peine éteints, quelle expression ! En la considérant, jetée sur

1. Make à diadème.

mes genoux, il me prend des envies de la bercer, et je sens sourdre de secrètes sympathies qui trahissent le disciple de Darwin ! Mais chez les Malgaches a cours une croyance précisément inverse de celle qui a inspiré la théorie du grand philosophe naturaliste.

Tous ceux qui ont visité Madagascar, traitants, voyageurs, missionnaires, vous racontent quel culte les naturels ont à l'égard des Lémuriens. Une espèce principalement, celle des Babakotos (*baba*, père ; *koto*, enfant), est chez eux en grande vénération.

Quand on se rend de Tamatave à la capitale, il faut traverser la forêt d'Analamazaotra, où ces animaux sont fort nombreux. L'arrivée d'un convoi d'excursionnistes met ceux-ci en révolution ; c'est alors, par la ramure, un assourdissant concert et un dévergondage de gambades. Ne vous avisez pas, si vous ne tenez absolument à désobliger vos guides et vos porteurs de filanzanes, ne vous avisez pas d'occire un de ces acrobates à fourrure ; voyez comme votre escorte a soin de déposer, pour eux, une portion de riz au pied des arbres qui leur servent de tréteaux... Pourquoi ? C'est que cette gent quadrumane a des hommes parmi ses ascendants. Tel est le fond essentiel de la légende ; sur ce thème, on a brodé. D'après les uns, un jour que deux tribus luttaient entre elles, le

roi d'une des factions (un Betsimissaraka, je crois), sur le point de tomber entre des mains hostiles, s'enfuit vers la forêt et y fut accueilli par les Babakontes, avec qui il fit alliance ; de là la souche. Au dire des autres, c'est un condamné à mort qui, près du lieu du supplice, échappe à ses bourreaux, court vers les bois et se montre aux yeux de ses poursuivants sous la forme empruntée d'un grand Lémurien, occupant paisiblement une fourche d'arbre. Cette transformation providentielle démontra d'abord l'innocence un instant méconnue de ce nouveau Simonide, et valut, par la suite, à sa postérité, le respect du vulgaire... Quelques conteurs enfin, les caustiques du pays, parlent d'un ménage en querelle (il y en a donc sous toutes les latitudes!) dont le Socrate, appelé Rajako, ne redoutait rien tant que d'être mis en contact avec la cuiller à riz... Dans une des scènes intimes du foyer, la Xantippe malgache, en train de répartir la nourriture usuelle sur les feuilles de ravenal bien étalées, céda à une impulsion de colère et jeta au front de son époux infortuné le talisman fatal qu'elle avait en main... Changement à vue : le pauvre diable va cacher dans les fourrés voisins sa métamorphose et son ennui ; seulement, depuis lors, il a déclaré, et ses petits-fils avec lui, la guerre au sexe aimable (fi! le rancunier!), et il n'est

pas de tours malins que ces diables de Rajako (bien douce compensation pour le mari transformé que d'avoir légué son nom à toute l'espèce !) ne cherchent à jouer aux femmes.

Dieu me pardonne ! voilà que pour une make j'ouvre une parenthèse de deux pages et me lance dans l'histoire des croyances malgaches. Revenons à notre quasi-singe. Aussi bien lui dois-je une épitaphe. S'il fut bon père et bon époux, je ne saurais l'attester, n'ayant pas vécu dans son intimité... Mais, sans crainte de contradiction, je puis faire graver au pied du support où grimpe à cette heure sa dépouille habilement empaillée : « Il fut un excellent civet ! » Cet éloge funèbre — pleurent vos beaux yeux ! — me paraît gros de menaces pour ses congénères...

Si vous me pardonnez les perroquets noirs et les makes, que direz-vous quand je vous confesserai que, sous la dénomination fantastique de « gibelotte de vampires », on a servi sur notre table des roussettes, ces énormes chauves-souris qui mesurent près d'un mètre d'envergure ?.. Du coup, ne me renierez-vous pas ?.. Nous sommes devenus de vrais sauvages, n'est-ce pas votre avis ?.. Allons, Madame, engagez votre savant ami le directeur du jardin d'acclimatation, à nous retenir un emplacement pour notre retour. Avec notre ac-

coutrement bizarre et nos menus extravagants, nous constituerons une attraction égale au moins à celle des Esquimaux ou des Galibis...

17 mars. — Hier, après midi, j'étais parti pour la chasse; j'étais seul, et, comme j'estime qu'il n'y a aucune bravoure à affronter un danger devant lequel on resterait impuissant, je m'étais fait déposer par mon canot sur le promontoire de Diego, cet emplacement *fadi* aux yeux des indigènes, si bien séparé par un étranglement de la terre ferme, et si isolé du fort hova que nos ennemis ne doivent pas songer à y venir. Au surplus, je m'étais écarté de moins d'un mille et demi de l'aiguade, où une corvée puisait de l'eau. J'allais, l'arme à l'épaule, scrutant le ciel et l'horizon, pour y découvrir une apparence de plume, parfois m'arrêtant en chemin pour examiner de plus près quelque intéressante configuration du sol, m'accroupissant pour déterrer dans un vieux lit de torrent de menus fossiles. D'oisillon, pas un seul dans ma gibecière. Je contournai à demi le massif de Diego, en quête de merles, familiers de l'endroit, et me trouvai dans une petite anse. A ma gauche, les murailles rocailleuses du Cap, dont la toison d'arbres adoucit les aspérités, venaient plonger presque à pic dans l'eau leurs assises. En les fouillant du regard, à vingt-cinq mètres

environ au-dessus de la mer, j'avisai, sur une branche, un énorme aigle pêcheur, campé dans une pose recueillie.

Par Dieu ! une occasion superbe de ne pas revenir bredouille ! je m'avance en catimini,

Le promontoire de Diego.

sautant de roche en roche, car déjà la mer monte, et j'arrive de la sorte presque au-dessous de l'oiseau... Un beau poisson bleuâtre à demi rongé, gisant parmi les galets, me prouve que ce que je prenais pour de la méditation n'était que le résultat d'une digestion peut-être laborieuse... Je vise mon rapace... Ploum !

ploum ! un grand bruit de branches froissées ; l'animal dégringole avec lourdeur; cependant une arête de la paroi ou quelque souche l'a retenu dans sa chute, et des buissons m'en dérobent la vue... Il doit être à une dizaine de mètres tout au plus de ma tête... Bien simple qui s'imaginerait que je vais l'abandonner là !... A l'escalade ! et me voilà, m'aidant des brousses et des saillies pierreuses, pour me hisser jusqu'à ma victime... Tandis que je me livre à cette ascension, mon chapeau s'accrochant d'un côté, mon lorgnon dévalant de l'autre, je remarque, près de moi, une caverne basse et assez profonde, dont l'entrée, fort étroite, ne dépasse que de deux ou trois pieds le niveau supérieur des marées. Là, des ossements épars; je m'en étonne, car cette excavation n'a pas de parois assez élevées pour qu'on suppose qu'une famille l'ait habitée, même momentanément, et y ait laissé ces vestiges de ses repas ; et d'autre part je ne connais point à Madagascar de carnassier assez robuste pour rapporter en son gîte des quartiers de bœuf... Je m'approche donc davantage et je reconnais... un squelette humain. Oui, vraiment, il est là tout entier, mais complètement désarticulé, rien ne restant des tissus qui jadis en cimentèrent les pièces; et, disjoint, le crâne aux tons de vieil ivoire maculé de terre

a roulé à côté, un peu en contre-bas... Une telle découverte ne laisse pas que de m'émotionner; elle était si peu prévue !... Impossible pourtant de s'attarder à un plus minutieux examen; mon aigle, peut-être étourdi, est capable de recouvrer ses sens et de s'envoler à ma barbe; il faut tout d'abord l'aller ramasser. Je me hausse de quelques mètres... Encore une grotte, là, à droite, et, cette fois-ci, un long et étroit cercueil débordant; plus haut, deux autres bières; puis, une muraille en pierres sèches, masquant l'orifice d'un des sépulcres agrestes, et devant elle, suivant la pratique malgache, les têtes décharnées de deux bœufs, immolés au jour des funérailles... Suis-je donc tombé en pleine nécropole? Quels sont-ils, ceux qu'on est venu confier aux flancs de cette colline, pour y dormir l'éternel sommeil, auprès de l'immensité de la mer, au murmure des vagues, en face de la sereine fixité de la nature?... Des chefs? des héros morts devant l'ennemi? Qui me le dira? Des êtres privilégiés sans doute, car s'il ne s'agissait que d'un cimetière banal, cette pente abrupte recélerait bien plus de ces funèbres cavités... Je comprends à cette heure pourquoi, avec leur culte profond des morts, les indigènes considèrent ce lieu comme sacré... Tout en faisant ces sombres réflexions, je me traîne jusqu'au

fourré où s'est abattu mon oiseau de proie; je le tiens tout chaud encore, ses puissantes serres crispées par l'agonie, et je redescends, avec mon lourd fardeau, en m'agrippant aux moindres obstacles pour ne pas rouler jusqu'à la mer. Me voici revenu à côté de la première caverne aperçue... Si c'était un Hova, ces restes humains?... Les instincts scientifiques se réveillent... Comment ne pas se dire que le Muséum réclame à cor et à cri un spécimen de crâne de cette race mal connue?... Avec l'extrémité du canon de mon fusil, j'écarte une ou deux pierres, et, non sans trembler un peu, j'étends le bras et saisis ce sinistre butin... Du trou occipital s'échappe une grosse araignée... Mon aigle d'une main, cette tête dans l'autre, — tel Hamlet auprès des fossoyeurs, — seul, dans ce silence et devant l'étendue reposée du décor, je me sentais remué plus que d'ordinaire... Nulle idée de profanation sacrilège ne m'incitait pourtant à ce rapt purement scientifique... « Eh bien! non!... qui que tu sois, pauvre trépassé, scélérat ou héros, prince ou simple pasteur, demeure sur cette terre où tu vécus; poursuis-y tes rêves d'outre-tombe, et, plutôt que d'aller enrichir les vitrines d'une galerie d'histoire naturelle, lentement, au jour le jour, rends ta poussière au sol des ancêtres... » Et dans la grotte j'ai replacé doucement ce crâne.

A bord, je n'ai partagé mon secret qu'avec deux intimes, qu'une communication de cette nature devait intéresser au point de vue ethnographique. Dès aujourd'hui je suis retourné, en leur compagnie, revoir mieux ces sépultures... Les bières sont en assez bon état, grâce à la dureté et à la presque incorruptibilité du bois dont elles furent confectionnées. L'étroitesse en est remarquable, le couvercle a une section triangulaire, l'arête vive tournée en haut; il est massif; sur ses bords et sur sa surface inférieure sont fouillés des ornements à peu près géométriques et sans symétrie, tels qu'en jettent parfois les Japonais à travers leurs enluminures; malgré l'usure, on y découvre encore des traces de couleur noire et rouge. Ce qui fut le corps est emmailloté dans une pièce de cotonnade bleue ou blanche, où l'emporte-pièce des hôtes de la tombe, les larves, a découpé d'étranges broderies à jour. A l'ouverture de quelques-unes de ces grottes, un roseau, une branche morte, fichée en terre, balance à son extrémité un morceau de toile blanche, mille fois lavé, déchiré, effiloqué par le vent et la pluie... Ce chiffon jadis immaculé est-il ton fanion, Vierge austère, Mort inviolable? Au chevet d'un des cercueils, deux assiettes, vides à présent, et deux bouteilles renversées à terre : les provisions pour le grand

voyage d'où l'on ne revient pas. Il faut qu'elle soit bien tenace, bien instinctivement enracinée au cœur de l'homme, cette vague croyance dans une migration après la vie, dans une persistance de quelque chose de nous, dans l'au delà de l'existence, puisque cette coutume de ménager en partant des vivres ou quelque argent pour sa route se retrouve chez la plupart des peuples qui n'ont pas immatérialisé ce peu de chose qui nous survit, ce rien, ce tout, que nous appelons l'âme !...

Impressionnés par cette besogne de fossoyeurs, comme je l'avais été la veille, mes deux compagnons — j'allais écrire mes deux complices — se demandent avec moi quels étaient ceux dont nous sommes venus troubler le repos ? Hovas, Indiens ou Sakalaves ?

De notre excursion mystérieuse, nul n'en a rien su, ni à bord ni à terre. Ayant alternativement fait le guet, nous sommes sûrs de n'avoir pas été vus, et nous sommes demeurés muets ; mais, coïncidence étonnante ! un troupeau de fuyards, qui, arrivé ce même jour, avait commencé ses installations dans une anse voisine (d'où nos manœuvres ne pouvaient être épiées), décampait le lendemain et allait, sur l'autre rive, grossir le village d'Antsirano.

« Pourquoi avez-vous encore déménagé? demandait au chef l'un des nôtres.

— Les morts nous ont avertis! » répondit-il avec ce ton sentencieux des peuples primitifs...

DEUX ENTREVUES
AVEC UNE REINE

A Monsieur le contre-amiral MIOT, commandant en chef la Division de la mer des Indes.

De couronne, jamais elle n'en posséda d'autre que celle de ses courts cheveux, dont les tresses multiples retombent autour de sa figure bronzée. Vainement on chercherait sa généalogie parmi celle des souverains enregistrés par l'almanach de Gotha. Ce n'en est pas moins une Majesté, mais une toute petite Majesté, représentée par une toute petite personne. Sa renommée n'est pas allée au delà des mers, et son nom de Binao n'évoque que peu de souvenirs en Europe; car ceux-là la connaissent seuls, — et ne l'oublieront point, cette reine minuscule, — ceux-là qui, depuis un an déjà, ont eu occasion de visiter notre possession de Nossi-Bé. C'est en effet sur cette colonie, dans une anse voisine d'Hellville, au milieu de son village d'Andavacoutou, que vient de temps en

temps, avec son père, sa sœur et sa suite, se réfugier cette princesse exotique.

Binao est reine de Boéni, de par la mort de sa mère; elle a pour sujets les Sakalaves, et pour royaume une bande de territoire que les envahissements progressifs des Hovas ont faite chaque jour un peu plus étroite. Devant l'insatiabilité de leurs conquérants, force a été finalement à ces tribus refoulées de venir demander aide et protection à la France, qui de grand cœur les accueillit.

Dans le courant de septembre 1884, nous étions en tournée, et notre navire avait l'honneur de porter le pavillon du contre-amiral, chef de la station, qui visitait nos possessions et cherchait du même coup à stimuler le courage et à fortifier la confiance de nos protégés de la côte malgache. Quand nous passâmes à Nossi-Bé, Binao s'y trouvait précisément. On la fit prévenir que l'amiral, désireux d'avoir avec elle une entrevue, la recevrait à bord le lendemain dans l'après-midi. Elle promit de se rendre à cette invitation.

Sous la conduite d'un aspirant de la majorité, un canot alla, au jour indiqué, se mettre à sa disposition, et la jeune souveraine fit enfin sur la *Creuse* son apparition, un peu plus tard que l'heure fixée; il est vrai que nous ne saurions exiger de ces peuplades primitives la

connaissance de nos adages, et c'est dans la vieille Europe seulement que l'exactitude passera, longtemps encore, pour la politesse des têtes couronnées.

Officiers et matelots, tous attendaient l'arrivée de la princesse avec la curiosité instinctive qu'inspire tout fait sortant quelque peu de l'ordinaire. Les hommes se tenaient sur les rangs, au port d'armes; la dunette avait été entourée de pavillons; les canons étaient disposés à saluer de leurs tonnerres la souveraine quand elle prendrait congé de nous.

Le canot accosté, le cortège grimpa à bord, tandis que sonnait le clairon. Non! je ne sais rien de plus naïvement effaré que les mines de Binao et de sa jeune sœur Kavy quand, ayant gravi l'échelle, en s'aidant de leurs mains, elles se retrouvèrent debout, à la coupée, en face de cet imposant attirail d'un bâtiment de guerre. Elles eurent le brusque mouvement d'arrêt peureux de deux chevrettes surprises dans leurs ébats; leur stupeur dura moins d'une demi-minute sans doute, mais plus d'un peintre eût été ravi de les saisir dans cette attitude si gracieuse et si spontanée. Cette première émotion dissipée, elles s'enhardirent, et se rendirent avec leur escorte et l'état-major du navire dans le salon de l'amiral. Leur père, Bébaka, un grand gaillard à la figure d'Arabe,

Binao, reine des Sakalaves.

avec des traits cependant moins fins que ceux de cette race, qui n'ont subi aucun mélange, leur père les accompagnait et leur servait d'interprète ; il s'exprimait sans trop de difficulté en français, et, tout en conservant vis-à-vis de ses filles, de la « mpanjaka » surtout, un ton plein de déférence, il semblait néanmoins exercer une grande influence sur leurs actes ou leurs paroles. Il avait d'ailleurs fière allure, cet homme de trente et quelques années, avec son grand kaftan brun et sa ceinture multicolore où étaient plantés quelques poignards africains d'un assez beau travail.

Binao, près de lui, paraissait plus mignonne encore. Dix-neuf ans, au dire de son père. Des cheveux crespelés, séparés avec une patience infinie, de manière à ménager entre eux une profusion de raies, et disposés en innombrables tresses dont l'extrémité libre est pelotonnée en boule. Cela constitue à l'ovale régulier de cette tête un encadrement un peu lourd, qui ne manque pourtant ni d'originalité ni de charme. Le nez est petit, très légèrement épaté ; une des ailes est munie, à la mode indienne, d'un menu bijou en or, rivé dans le cartilage. La bouche, très gracieuse, s'ouvre imperceptiblement en un sourire d'exquise ingénuité, qui n'anime que rarement ce visage impassible et laisse entrevoir l'écrin d'imperceptibles dents merveilleu-

sement blanches. Mais ce qui attire le plus dans sa physionomie étrange, ce sont les yeux, très beaux, très brillants, très noirs. On dirait ces grandes prunelles d'émail dont les Hindous ont doté quelques-unes de leurs idoles.

La reine et sa sœur portaient, à quelques différences près, le même costume : une longue tunique en soie vieil or agrémentée de passementeries d'argent, et découvrant à partir du mollet un étroit pantalon en soie cramoisie rayée de jaune, serré à la cheville.

Partout, au cou, aux oreilles, sur la poitrine, dans le dos, aux poignets, aux pieds, une prodigieuse quantité de bijoux, argent et corail surtout, bracelets, colliers, boucles, anneaux, chaînes ou amulettes. Sous ce riche et bizarre accoutrement, qui n'est nullement de leur pays, et qu'elles devaient très probablement à l'intervention pleine de goût de quelque Européenne pour qui les gravures du *Tour du monde* n'ont plus de secrets, sous ce costume androgyne, elles étaient charmantes, les deux fillettes. Binao principalement, grâce sans doute à l'exiguïté de sa taille, me rappelait ces esprits familiers dont les Orientaux ont peuplé leurs contes; tel devait être, je suppose, le serviteur dévoué d'Aladin. Devant ces jolies poupées, malgré moi je songeais aussi à la question de Philine, lors de sa première rencontre avec

Mignon[1] : « Est-ce une fille?... Est-ce un garçon? »

La suite des filles d'honneur, trop nombreuses pour trouver place dans le canot, n'était pas venue jusqu'à bord... Elles étaient là, cinq ou six femmes seulement, compagnes ou esclaves, vieilles ou jeunes, qu'on eût dit triées entres les moins belles; l'une d'elles portait un gobelet de cuivre et une carafe en très vulgaire fer-blanc, dont le contenu, de l'eau pure, était destiné à rafraîchir les princesses au cours de la route. Outre Bebaka, il y avait encore comme mâle un jeune principicule de la famille et quelques amis ou serviteurs.

Quand on fut dans le salon, Binao et Kavy s'assirent sur le divan, se soutenant l'une l'autre, dans la pose indifférente et alanguie des peuples des pays du soleil, des enfants aussi quand on traite devant eux des questions absolument oiseuses. Elles ouvraient leurs grands yeux et promenaient leurs regards un peu vagues tantôt sur les détails de l'ameublement, tantôt sur les personnes qui les entouraient. Bebaka présenta à l'amiral, de la part de sa fille, une supplique où celle-ci recommandait son peuple à la magnanimité de la France.

« Dis-lui, répondit l'amiral, que je suis

1. Gœthe, *Wilhelm Meister*.

charmé de sa confiance; dis-lui que nous sommes venus sur ces rives pour faire respecter ses droits, pour lui faire rendre ses terres, ses propriétés et les tombeaux de ses ancêtres; dis-lui qu'elle ait foi dans notre appui; mais fais-lui comprendre et sache bien toi-même que, pour l'accomplissement de notre œuvre, il nous faudra votre aide; que vos guerriers s'arment et marchent avec nous contre l'ennemi commun, les Hovas, dont nous viendrons sûrement à bout.

— Oui, Monseigneur; oui, Monseigneur l'amiral, répétait Bebaka, hochant la tête d'un air très convaincu.

— Demande-lui maintenant, fit l'amiral en désignant la petite souveraine, demande-lui donc si elle croit à mes promesses et si elle en est satisfaite. »

Et à cette question transmise en malgache, Binao prononça une ou deux syllabes qui, d'après la traduction de l'interprète, étaient une formule de remerciements.

On échangea encore quelques phrases, tandis que circulaient les coupes de champagne. Par timidité sans doute, les jeunes filles y trempèrent seulement le bout de leurs lèvres; puis elles les tendirent à une des suivantes accroupies à leurs pieds, qui ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour sabler le vin pétillant... Depuis

quelques instants, ni Binao ni sa sœur ne s'occupaient plus guère de leur entourage. Leur pensée errait sur le pont, où elles venaient d'entendre l'envolée entraînante d'une valse jouée sur l'orgue du bord, sorte de boîte à musique perfectionnée qui, les jours de liesse, servait à faire sauter l'équipage. Ce fut avec une gaucherie délicieuse et la joie mutine d'une enfant que la reine, quand on fut remonté sur la dunette, s'amusa à tourner une minute la manivelle de l'instrument.

Avant le départ, l'amiral sut décider l'assistance à se laisser photographier par un des officiers du bord... Grave opération, à laquelle pourtant n'osèrent pas se refuser les princesses, surtout quand elles virent, pour achever de les convaincre, l'amiral venir prendre place, près d'elles, en face de l'objectif.

L'expérience terminée, comme l'on s'avançait vers la coupée, Kavy (pourquoi suis-je forcé de dépoétiser un peu mes portraits?...), Kavy, qui, suivant la coutume du pays, avait conservé sous sa langue une pincée de tabac en poudre, éprouva le besoin de cracher. Une des suivantes s'approcha sur un signe, tendit ses deux mains réunies en manière de coupe, et sérieusement, avec la gravité d'un dignitaire indispensable, alla, pour ne pas souiller la blancheur du pont, rejeter à la mer l'auguste salive de sa maîtresse.

Enfin, l'on se sépara, et quand le canot eut quitté le navire, cinq coups de canon saluèrent le départ des visiteuses.

A terre, en voyant revenir Sa Majesté, tout le cortège des filles d'honneur groupées sur le débarcadère, entonnait sur un rythme monotone et en battant des mains, l'hymne accoutumé :

Toutes les mangues vertes sont à toi, etc., etc.

Le jour suivant, je voulus la revoir, la petite reine, la voir, pour mieux dire, débarrassée de la contrainte et de l'apparat officiels. Ayant donc dépassé Hellville, je pris, sous les manguiers ombreux, le sentier en pente qui mène à Andavacoutou. Bordé de palétuviers, au ras de la mer qui tantôt l'enlace de ses eaux transparentes et calmes, tantôt le laisse, en se retirant, au milieu d'une boue infecte, ce village est un ramassis d'une centaine de cases construites en rafia, auprès desquelles des gaules grossièrement assemblées limitent d'étroites cours où grouillent les poules, les oies et les enfants.

Quelques cocotiers balancent très haut au-dessus des toits leurs panaches verts et leurs grappes de fruits. Devant les portes, des femmes debout, le simbou serré à la naissance de la gorge, d'un geste vigoureux et sculptural pilent leur riz dans les mortiers de bois, drapées dans les deux carrés d'étoffe à dessins

rouges sur fond blanc qui constituent les pièces essentielles de leur costume; d'autres causent entre voisines; quelques-unes enfilaient des perles de corail. Une vieille aux cheveux gris et ras, à la peau ridée, flétrie comme celle d'une tortue, à peine vêtue, ramassée sur ses talons sortait de leurs coquilles, pour le repas du soir, des sourdons qu'elle disputait à grand'peine à de voraces canards.

A la porte d'une paillotte était suspendue, véritable enseigne, une queue de requin invitant les gourmets de l'endroit à venir là s'approvisionner. De loin en loin, du fond d'une hutte s'échappaient les sons d'un accordéon.

La mer baissait, laissant à découvert le sable vaseux de la grève, où de petits crabes esquissaient de trou en trou leurs zigzags baroques.

Enfin, voici une case plus spacieuse, d'aspect plus confortable et placée perpendiculairement à toutes les autres : la maison de la reine. Mais celle-ci est dehors, sur la plage, accroupie ainsi que sa sœur, et entourée de ses compagnes.

On fait kabar : on cause, on rit. Elle pourtant, comme figée dans sa majesté de convention, elle garde sa figure immuable de sphinge. Ce n'est point la fillette espiègle, rieuse, qu'en dehors de son titre auraient dû la faire son âge et sa race.

Nous échangeâmes une poignée de main; et comme un serviteur était là, parlant un peu le

Elle est accroupie sur la plage, entourée de ses compagnes.

français, je pus lui adresser quelques paroles par cet intermédiaire : conversation naturellement très bornée par le peu de communauté d'idées, et se résumant à peu près en compliments sur sa grâce, ou en éloges sur ses bijoux.

Toutefois, sachant qu'aussi bien que les phrases flatteuses, les sucreries sont volontiers accueillies en tous pays, j'avais eu soin de me munir d'un sac de dragées, dont l'offre sembla me faire faire un pas immense dans l'estime des deux princesses.

Elles avaient dépouillé leurs riches costumes de la veille, n'en conservant que les lourds bijoux, et s'étaient vêtues à la malgache : Kavy enserrée dans un simbou qui laissait nus ses bras et le haut de son buste élégant; Binao portant une blouse flottante, et presque perdue dans les plis d'une large pièce de foulard mauve aux dessins jaunes.

Le soleil descendait de plus en plus derrière les terres lointaines, dont une brume dorée baignait les découpures. Une brise plus fraîche moirait la mer, qui devenait plus foncée à cette heure, et sur les profils estompés de la côte de la grande terre se détachaient en blanc, avec une netteté criarde, les voiles légères des pirogues. Le ciel, d'or rouge près des flots, avait pris un peu plus haut une admirable teinte violette, qui se dégradait insensiblement

et finissait par se fondre dans la gamme incomparable des bleus et des verts pâles. L'apaisement du soir petit à petit envahissait la terre.

Les bras appuyés sur ses genoux, le front légèrement penché, comme sous un fardeau moral, trop lourd pour un mignon cerveau créé pour les seules futilités de la vie, Binao se taisait. Sur l'horizon, où commençait à passer le vol des énormes chauves-souris crépusculaires, elle fixait ses beaux yeux rêveurs où semblaient se lire le spleen, les désirs, que sais-je? la lassitude peut-être d'un rôle joué chaque jour et écrasant pour sa frêle personne. Et je ne pouvais sans mélancolie songer que cette gracieuse tête était mise à prix, là-bas, à la cour de Tananarive!...

« Explique-lui, dis-je à Bebaka qui venait de nous rejoindre, qu'avant longtemps je vais partir sur mon navire, aller bien loin, rentrer dans mon pays, en France; mais je ne l'oublierai pas et, en souvenir d'elle, je serais content de garder une fleur qu'elle m'aurait donnée. »

Ma demande fut fidèlement rapportée. Cette galanterie tout européenne mit de l'étonnement d'abord, puis un éclair de gaieté sur le visage de la petite sauvage. En ces contrées singulières, on n'échange point de myosotis ni de pensées, comme sur les bords du Rhin ou de

la Seine; s'y souvient-on seulement ?... Je dus paraître un peu fou à la belle enfant.

Néanmoins, elle envoya querir aussitôt deux brins de buisson fleuri à quelques minutes de sa case, et, les ayant pris dans sa main, debout sur le seuil de sa demeure, avec un gentil sourire qui tempérait la réelle dignité de son geste, elle me tendit les tiges chargées de pourpres corolles... Et nous nous dîmes adieu.

Le lendemain, de bonne heure, un boutre portant son pavillon traversait la baie, la ramenant elle et les siens à Ampassimène. Il voguait lentement, lentement, sous le choc cadencé des rames. A la fin cependant, ce ne fut plus qu'un point noir à l'horizon: puis, plus rien ; Binao avait retrouvé son pays.

Nossi-Bé, 11 septembre 1884.

CONTE BETSIMISSARAK[1]

A mon cher compagnon de Tamatave, mon oncle M. le commandant HERNANDEZ.

Il y avait une fois, voilà longtemps, très longtemps, bien avant la naissance du géant Daraféfy[2], un prince qui eut deux fils. Les deux enfants étaient grands, bien découplés; leur teint était olivâtre, leurs cheveux très noirs et bouclés. Mais tandis que le visage du cadet inspirait la sympathie dès l'abord, la physionomie de l'aîné faisait naître la défiance : son nez était épaté, sa bouche lippue, et il louchait légèrement d'un œil, ce qui donnait à sa figure un air de fausseté incontestable, en rapport avec son caractère aussi sournois que violent. Le père de ces jeunes gens possédait une immense fortune, des esclaves très nombreux, des troupeaux dont on n'aurait pu

1. Les Betsimissaraks sont une des tribus malgaches; ils occupent le littoral.

2. Le géant Daraféfy est un héros fantastique, quelque chose comme l'Hercule de la légende malgache.

compter les têtes, une case superbe et des armes de prix ; lui et les siens vivaient heureux, au sein de l'abondance, quand un jour tous ces trésors excitèrent la convoitise du souverain du pays, qui était un très malhonnête homme. Ce monarque fit, un matin, venir l'*ampi-tanghine*, c'est-à-dire l'officier chargé d'administrer aux condamnés le suc de l'amande du tanghin[1], et lui tint ce discours :

« Tu vas, escorté de quelques soldats, te rendre à la demeure d'Androtsara, et lui annonceras qu'il est appelé, ainsi que ses enfants, à subir l'épreuve. Prends bien soin de ne pas ménager la dose du poison ; il ne faut pas qu'ils en réchappent. Eux morts, je pourrai, suivant les lois justes que décrétèrent mes aïeux, m'emparer de tout ce qui est la propriété de cet homme, sans t'oublier d'ailleurs à l'heure de la distribution. »

Ainsi fut fait ; le lendemain, l'ampi-tanghine, accompagné de vingt gardes, se dirigea vers la demeure du condamné...

Devant la case, solidement construite en bois de natier[2], et recouverte de feuilles de ra-

1. Le tanghin appartient à la famille des Apocynées. C'est l'amande du fruit de cet arbre dont le suc délayé dans de l'eau constitue le poison subtil en usage à Madagascar, où, sous prétexte d'épreuve judiciaire, il a servi tant de convoitises et fait tant de victimes.

2. Un des bois de construction des Malgaches.

venal[1], était un vaste espace ombragé. Là croissaient pêle-mêle, confondant leurs verdures variées et l'écrin multicolore de leurs fleurs, les flamboyants[2] aux bouquets écarlates; les bonnets carrés[3], dont les pétales odorants laissent échapper le flot délicat des longues étamines; les manguiers[4] aux fruits suaves; les ébéniers, les orangers et les citronniers chargés d'étoiles embaumées; et dans les branches se poursuivaient en gazouillant, chantant, pépiant, roucoulant, toutes sortes d'oiseaux, les perroquets noirs, les veuves aux queues en panache, les cardinaux, les martins-pêcheurs, qui semblent avoir trempé leurs ailes dans les rayons de l'arc-en-ciel, les pigeons verts et bien d'autres encore. Une grande allée de palmiers et de *vacouas*[5], traversant ce jardin, aboutissait au seuil de la maison. Assis sur une natte, sous sa varange, Androtsara écoutait trois *sekatses*[6] arrivés le matin même. Deux d'entre eux chantaient une légende, tan-

1. Le Malgache utilise toutes les parties de cet arbre : il en retire sa coiffure, ses vêtements, sa nappe, son verre, les charpentes de ses cases.
2. Arbre de la famille des Légumineuses.
3. Baringtonia.
4. Un des meilleurs arbres fruitiers des colonies.
5. Nom malgache du *Pandanus utilis*.
6. Les sekatses ou ménestrels sont des hommes qui voyagent et se livrent spécialement à la culture de la poésie et de la musique.

dis que le troisième, pinçant les cordes d'une valiha[1], leur faisait un accompagnement en sourdine.

Le prince eut un frisson quand il vit le cortège.

L'ampi-tanghine marcha droit à lui : « L'*ampantzaka* (le roi), lui dit-il, te soupçonne de vouloir le trahir ; » et, lui tendant le fatal breuvage : « Bois ! »

L'accusé voulut protester. Au premier mot, l'exécuteur insista plus énergiquement : « Bois ! reprit-il ; si tu es innocent, qu'as-tu à redouter ? »

Le malheureux détourna instinctivement la tête, cherchant une issue pour se dérober par la fuite à cet odieux supplice. Hélas !... toute idée d'évasion s'évanouissait devant la barrière de sagaies que les soldats, rangés en cercle, pointaient vers sa poitrine, prêts, au moindre geste de leur chef, à transpercer le fugitif de ces vingt pointes aiguës.

Alors, poussant un long soupir, il prit la coupe et d'un seul trait la vida... Il pâlit aussitôt ; tout son corps se tordit dans de violen-

1. La valiha est un instrument fait avec un morceau de bambou gros et long comme le bras. Des filets détachés dans l'écorce, à laquelle ils n'adhèrent plus que par leurs deux extrémités, et soulevés par de petits chevalets, en constituent les nombreuses cordes.

les convulsions; le visage se crispa; les yeux se vitrèrent; c'était fini...

« Aux enfants, maintenant ! » dit l'officier.

Et, comme on les cherchait vainement dans les diverses pièces de la maison :

« Nous attendrons leur retour. Que personne ne s'avise de bouger pour aller les avertir, cria-t-il aux esclaves terrifiés. »

Et, de même que pour un *kabar*[1], l'ampitanghine et les gardes s'assirent en rond, surveillant toutes les issues de la case.

Un petit domestique africain, très dévoué à ses maîtres, avait pu, caché derrière un bouquet de cycas, ne rien perdre de cette émouvante scène. Dégagé et souple comme un chat, sans faire de bruit, sans être vu, il parvint à s'esquiver, et, sachant où rejoindre les deux jeunes gens, il prit ses jambes à son cou pour courir les informer du danger prochain qui les menaçait. Haletant, il les rejoignit dans la forêt, où, à coup de flèches, ils abattaient des ramiers.

« *Tompo* (maîtres), murmura-t-il aussi bas que possible, on veut vous tuer ! » Et succinctement, avec de grands gestes tragiques, il les mit au courant du drame.

1. Le kabar est une assemblée, officielle ou non, où se discute le pour et le contre des moindres questions. C'est une des coutumes les plus familières aux Malgaches.

Les deux frères se lamentèrent, en apprenant la disgrâce soudaine et la fin cruelle de leur père; puis l'aîné, prenant enfin la parole, s'adressa à l'autre :

« Nous n'avons qu'une ressource, aller loin, très loin d'un pays où les traîtres ne manqueraient pas, pour nous livrer à la justice de l'ampantzaka, sitôt notre signalement donné.

— Bien ! fit le cadet. Marche, je te suis. »

Et, sans plus tarder, ils se dépouillèrent de leurs riches *lambas*[1] de soie qui auraient pu les dénoncer, les enfouirent, partagèrent en deux, pour s'en affubler, le grossier vêtement de leur jeune sauveur, et détalèrent vivement, après avoir donné au petit esclave quelques pièces d'argent :

« Nous ne pouvons t'emmener; tu gênerais notre fuite; va où tu voudras; tu es libre !

— Que *Zanaar*[2], le bon génie, vous protège ! » répondit en se prosternant le gamin basané.

Mais déjà ils étaient loin, et ce ne fut que le soir très tard, quand, derrière les collines envahies par la nuit profonde, se leva la face sanglante de la pleine lune, que les fugitifs se permirent quelques heures de repos.

1. Pièces d'étoffe dans lesquelles se drapent les habitants, à la manière antique.

2. Zanaar, c'est Dieu; c'est aussi toute divinité (généralement protectrice); c'est encore tout ce qui est prodigieux ou terrible.

Plusieurs jours et plusieurs nuits, ils voyagèrent ainsi, se dérobant aux regards inquisiteurs des chasseurs, évitant les villages, traversant des vallées, escaladant des montagnes, passant en pirogue les rivières et les lacs tapissés de lotus, d'où émergeaient les museaux pointus des caïmans, se frayant un sentier sous bois, à travers l'enchevêtrement des lianes, demandant aux arbres une nourriture frugale, qui n'exigeait aucune préparation, et, sous la chaleur étouffante des midis aussi bien qu'au lever frissonnant de l'aube, hâtant leurs pas, tandis que du haut des branches, avec des grands yeux étonnés, les *makis*[1] les regardaient s'enfuir.

Enfin, ils arrivèrent dans une plaine déserte, d'après ce que leur expliqua un *andevo* (esclave) qui, sa seine sur l'épaule, allait, trois lieues plus loin, pêcher des camarons[2] dans un cours d'eau. Cet endroit était hanté à certains jours par de grandes bêtes monstrueuses à qui ce pays et les environs servaient de domaine. Mais à une journée et demie de marche, ils trouveraient une ville populeuse dont le roi, qu'il leur nomma, avait une fille à marier.

1. Les makis ou makes sont des quadrumanes, voisins des singes, dont on ne trouve de représentants qu'à Madagascar, et dont Linné a fait un ordre à part, sous le nom de Lémuriens.

2. C'est sous ce nom que, dans beaucoup de colonies, on désigne d'énormes crevettes.

Après les avoir renseignés, l'esclave les salua d'un « Veloma, tompon-lahy ! » et reprit sa course. Le nom du monarque et celui de la ville qu'on venait de leur citer n'étaient pas inconnus aux jeunes gens; leur père leur en avait parlé jadis; et ils pouvaient compter recevoir avant peu un bon accueil... Toutefois, comme l'heure était chaude, que d'ailleurs il ne fallait pas songer à parvenir, avant la nuit, au terme probable de leur voyage, ils avisèrent un grand arbre qui, isolé, dominait les buissons avoisinants, et allèrent s'étendre à l'abri de son ombre. Le cadet s'endormit. L'autre se mit à réfléchir... La pensée qu'il allait retrouver dans le roi un ancien ami de son père, et l'idée que ce prince avait une fille à marier firent germer en sa cervelle mille rêves ambitieux qui bourdonnaient sous son crâne comme un vol de chauves-souris. Il finit par conclure qu'il n'était pas avenant de figure, que les façons de son frère étaient plus engageantes, et plus sympathiques ses traits; bref, qu'arrivant tous deux au palais, ce n'était certes pas lui, l'aîné, qui avait chance d'obtenir l'héritière du trône. « Il faut donc à tout prix empêcher ce concurrent de retrouver son chemin... Mais comment le dissuader de me suivre?... Si je le tuais?... Oui, mais il est aussi fort que moi, et si je ne l'achève pas du premier coup,

la lutte peut ne pas tourner à mon avantage. Bon ! fit-il enfin, j'y suis... » Et secouant le dormeur : « *Rahalahe !* (frère) regarde ce vol de corbeaux qui obscurcit le soleil. » Confiant et mal éveillé, le cadet fixa de ses yeux éblouis les rayons de l'astre. Alors, profitant de cet instant, l'aîné lui jeta à travers le visage une poignée de sable. L'autre poussa un cri de douleur, et comme il n'avait pas distingué le geste du misérable : « Frère, s'écria-t-il, une bouffée de vent m'a rempli les paupières, je souffre horriblement ; débarrasse-moi, je t'en prie, de cette brûlante poussière !.. » L'aîné, fier du succès de son stratagème, s'avança hypocritement et, tirant son couteau, creva les yeux du malheureux... Puis, sans écouter les imprécations lamentables du blessé, il s'éloigna, s'acheminant vers la ville du roi. Il y était le lendemain dans la journée. Les passants se chargèrent de lui apprendre que la fille du souverain était gravement malade, et que nul n'avait le droit d'approcher du palais.

« J'attendrai ! » se dit le scélérat ; et il s'installa pour y séjourner dans un village rapproché de la ville.

Ses tortures un peu apaisées, le cadet se leva. « Si, par hasard, le pêcheur repasse par ici et que je l'entende, je l'appellerai, pensa-t-il, et le prendrai pour guide... » Mais comme,

en attendant, il ne fallait pas être dévoré par les animaux qui d'un moment à l'autre pouvaient venir, il se hissa au sommet de l'arbre qui était près de lui, et qui était un *adabou*[1].

Bien lui en prit, car à peine s'était-il installé entre deux grosses branches, qu'arrivait le chef des bêtes, puis deux, trois, quatre, dix de ses sujets[2].

« Nous voici, dirent les monstres; tu nous avais convoqués; nous nous sommes souvenus que c'était jour de kabar.

— Et quoi de nouveau? répondit le chef.

— Chez nous, il y a une mauvaise nouvelle, continua l'un des animaux. Un homme est aveugle, et on ne trouve pas de remède pour le guérir... »

La grand'bête de riposter : « Pas difficile, cela... Prendre des feuilles de l'adabou, en mettre dans ses yeux; il sera guéri. »

Blotti dans la ramure, le cadet écoutait ces choses surprenantes et n'osait bouger, tant il avait peur d'être surpris.

1. Sorte d'arbre fruitier.

2. Ici nous croyons utile de rappeler ou d'apprendre aux lecteurs qu'à tous les points de vue nous sommes en pleine fiction. Il n'y a pas à Madagascar, à part les caïmans, d'animaux redoutables; et, en dehors des tortues éléphantines et de la race aujourd'hui disparue des épiornis (ces oiseaux gigantesques dont l'œuf équivaut à six œufs d'autruche), il n'est pas de bêtes dont la taille soit assez grande pour frapper l'imagination des indigènes.

S'adressant à un autre membre du conseil, le chef reprit la question d'usage :

« *Akory kabary ?* (Quelles nouvelles y a-t-il ?)

— Chez nous tout va bien ; malgré cela, de nos côtés, il court un bruit fâcheux. La fille du roi est très malade ; pas de *fanghafudi* (remède) pour la sauver !

— Facile ! fit sentencieusement la grand'-bête. Prends la pierre du seuil du palais ; chavire-la sens dessus dessous ; la jeune fille sera guérie ! »

Quelques faits de moindre importance occupèrent la fin de la séance ; puis, le président ayant fixé un jour pour le prochain rendez-vous, l'assemblée se sépara. Quand la bande fut dispersée, ce que comprit l'enfant au silence absolu qui régnait de nouveau, il arracha fébrilement une poignée de feuilles de l'adabou et s'en frotta les paupières. A l'instant la cuisson qu'il ressentait disparut, les plaies de ses pauvres yeux blessés se cicatrisèrent ; comme par enchantement, son mal s'était dissipé, il y voyait aussi bien que par le passé. Tout joyeux, il se laissa couler à terre... L'aube s'évanouissait graduellement ; une à une, les étoiles repliaient leur calice d'or ; sur la plaine, de loin en loin montaient des brumes diaphanes, qui flottaient au-dessus des marais... C'était dans les broussailles un remuement d'ailes déployées, et les cris de joie des sar-

celles et des canards qui, sitôt éveillés, partaient pour la maraude... Le ciel presque blanc bleuissait de plus en plus, tandis que du côté de l'orient de larges bandes de feu zébraient la dernière ligne des nuages de la nuit. Et très haut, claquant du bec, pareils à de blanches flèches, passaient à tire-d'aile les hérons... Tous ces détails et mille autres encore, le jeune voyageur, dans le ravissement de sa guérison, se plaisait à les contempler. Enfin, comme dans un soudain déchirement, le soleil, l'éblouissant *Maso-andro* (l'œil du jour) se montrait; l'enfant reprit son bâton et se dirigea vers la ville où souffrait la jeune princesse. Lorsque, le lendemain, il s'arrêta aux premières cases :

« Où demeure la fille du roi?... demanda-t-il.

— Que t'importe?... lui répondit, sans interrompre sa besogne, un vieillard qui pilait son riz pour le décortiquer. On ne peut pénétrer dans sa demeure; *hizy marary* (elle est malade). Serais-tu un *ampisikidy* (devin, sorcier)?...

— Qui sait?... hasarda mystérieusement le jeune homme. En tout cas, je désire au moins parler à la femme du roi; faites-lui savoir que j'ai un secret à lui confier. »

Devant son insistance, on alla chercher la *vady* (l'épouse) du souverain, qui consentit à venir : « *Zaza* (enfant), fit-elle, que désires-

La convalescente venait de quitter sa natte.

tu?... hâte-toi. » Et lui, avec assurance : « Je connais un remède pour guérir ta fille; si je parviens à éloigner le mal, me la donneras-tu pour compagne? — *Eny tokoa* (oui, vraiment!), dit avec empressement la mère. — Eh bien! laisse-moi te suivre jusqu'à la porte du palais. »

Arrivé devant la royale habitation, le jeune homme tourna la pierre du seuil sens dessus dessous, suivant la recommandation de la grand'bête.

« Entrons maintenant. » Sauvée et souriante, la convalescente venait de quitter sa natte et s'avançait au-devant d'eux.

Le roi, très satisfait, ratifia la promesse de sa femme. On maria donc les jeunes gens, et on fit tuer plusieurs centaines de bœufs, qu'on distribua au peuple en signe de réjouissance, en même temps que sur la place publique on laissait à la disposition de tous de grandes barriques de *betsa-betsa*[1] et d'*arack*...

Après trois lunes, voici que le frère aîné vint rendre visite à son cadet, ayant l'extrême audace d'affecter un oubli complet de son crime, et manifestant la joie la plus vive de retrouver son frère vivant et comblé d'honneurs... Il le pressait de questions curieuses, de savoir ce

1. La betsa-betsa est une sorte d'hydromel préparé avec du jus de canne fermenté, où l'on a mis de l'écorce de simarouba.

qui avait pu lui procurer une telle fortune... Le cadet, stupéfait d'un pareil cynisme, parvint néanmoins à contenir son indignation. Il lui apprit que quelque part, là-bas, il y avait un pays superbe où se trouvait un arbre magique; tous ceux qui montaient sur cet arbre étaient favorisés par la chance. C'est ce qu'il avait fait : « Je suis si déshérité, lui dit l'aîné avec des mines hypocrites, ne voudrais-tu pas m'enseigner la route qui mène en cet endroit, pour qu'à mon tour je tâche d'avoir une part de bonheur?... — Certes, répliqua le mari de la princesse, je tiens à t'y conduire moi-même. »

Et, sans plus tarder, ils se dirigèrent vers le lieu de leur dernière séparation...

« Voilà, dit le cadet, voilà l'arbre sacré qui me fut si favorable; grimpe au sommet, attends patiemment : le sort ne tardera pas à te sourire. » Cela dit, il s'éloigna, tandis que son frère escaladait le tronc de l'adabou.

Bientôt la nuit se fit; au moment où la *volana* (la lune) montrait son croissant à l'horizon, les bêtes arrivèrent en procession, et vinrent, comme autrefois, se ranger en rond au pied de l'arbre pour tenir kabar.

La grand'bête prit la parole :

« Quelles nouvelles, vous autres?...

— Tout va bien là-bas, lui fut-il répondu;

tout. Seulement, il se passe un fait étrange : l'aveugle a été guéri, la fille du roi aussi, et aucun de nous n'a livré les secrets que nous tenions de toi. Nous ne voyons qu'une explication acceptable. Un espion a eu l'audace d'assister à notre dernière réunion.

— Où se cacher?... répliqua la grand'bête... Au fait, il n'y a qu'un arbre dans la plaine où nous conférons... ce ne peut être que dans ses branches. Cherchons. »

Ah ! comme le méchant frère aîné tremblait de tous ses membres en entendant donner cet ordre ! Ses dents claquaient, ses genoux s'entre-choquaient, et les animaux l'aperçurent, blême de peur dans son nid de feuillage.

Ils eurent, en le découvrant, un grognement de satisfaction ; et comme il ne pouvait se résoudre à quitter son refuge, tous ensemble se mirent à fouiller le pied de l'adabou. L'arbre chancela, comme un homme qui a pris trop d'arack, et lourdement s'abattit sur le sol... Alors les bêtes piétinèrent avec acharnement sur le corps du méchant homme jusqu'à ce qu'il fût mort, bien mort.

Les corbeaux se régalèrent de son cadavre.

Et le frère cadet vécut très heureux, très estimé et très aimé.

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.